

**Le  
tour  
de  
magie**

A woman with blonde hair and blue eyes, wearing a white, low-cut, sleeveless dress, is the central focus. She is looking slightly to the right of the camera with a soft expression. The lighting is dramatic, coming from the side, highlighting her face and the contours of her dress. The background is dark and textured, with a large, dark circular shape behind her head, suggesting a halo or a spotlight effect.

**Sylvain  
Tristan**

Sylvain Tristan

Le Tour de magie

© Sylvain Tristan, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2961-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Couverture : [lexica.art](http://lexica.art)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Sophie et Rachel*  
*Tendrement*

“Loin de nous (...) l'envie d'affirmer hautement que le mystère n'existe pas, et si un jour on me proposait un phénomène inexplicable apparu sans le moindre trucage, je serais le premier à y croire, comme dans mes espérances de jeunesse. Non, l'important dans ce livre, ce n'est pas la démystification. C'est la mystification, au contraire : l'étrange emprise de tous ces fabuleux acteurs de l'irrationnel, leur romanesque destinée, leur effrayant et parfois dangereux pouvoir et le délire enthousiaste des foules à leur égard, du plus crédule des béotiens aux plus grands des poètes, hommes politiques et même parfois savants. Et c'est déjà prodigieux...”

Gérard Majax,  
*Les Faiseurs de miracles*,  
Éd. Michel Lafon, 1992

# **NOTE PRÉLIMINAIRE**

Dans les jeux de cartes français, la dame de cœur s'appelle traditionnellement Judith, la dame de carreau Rachel, le roi de pique David et le roi de trèfle Alexandre.

# 1

## RACHEL



“Très chère Rachel, j’espère que tu apprécieras le petit tour de magie que je te ferai très prochainement. Abracadabra ! Judith.”

La note que je viens de lire me foudroie. Je la laisse tomber, pétrifiée, ne comprenant pas. J'ai l'impression d'être poignardée en plein cœur. Ne contrôlant plus rien, je m'affaisse sur le carrelage en céramique émaillée. C'est comme si mon trèfle à quatre feuilles avait perdu l'une de ses folioles, celle de la chance.

Une heure et demie plus tôt...

21 septembre, matin

Ilha Grande, Brésil

Plage de Lopes Mendes

Je cours sur la grève. La houle, douce mais puissante, me caresse le visage tandis que le ressac entraîne le sable ultra-fin sous mes pieds nus. Puis une nouvelle vague s'écrase. C'est le printemps ici. Avec l'automne, c'est l'une des périodes les plus agréables de l'année. Il ne fait ni trop frais comme c'est parfois le cas en hiver, ni trop chaud et étouffant comme l'été sait l'être. L'eau, en revanche, est encore un peu fraîche en cette saison.

En toile de fond, les urubus noirs tournoient dans un ciel bleu parsemé de nuages blancs. J'adore la plage de Lopes Mendes, c'est l'une des plus belles cartes postales au monde. L'endroit est tout simplement paradisiaque. À ma gauche, de l'eau translucide : sa palette de bleus va de l'aigue-marine au saphir, en passant par le bleu givré et le turquoise. Au loin, sur l'océan, des moutons sursautent, provoqués par la forte houle, et des surfeurs matinaux tentent de dompter les éléments. À ma droite, la végétation exubérante et de grandes racines, tentacules de pieuvres faisant des entrechats sur le sable, bordent la partie supérieure de la plage.

C'est un endroit rêvé, le songe éveillé parfait. Je suis si bien.

J'aime faire mon jogging sur cette plage le matin sur ce long croissant de sable blanc. Iris lézarde sur sa serviette au milieu de la plage.

Chaque rouleau qui se retire après avoir déferlé sur le sable dessine des motifs en losanges, dessins fugaces renouvelés à chaque nouvelle vague. Je poursuis ma course. Un groupe de trois jeunes hommes à la peau mate jonglent et se font des passes avec un ballon de football à quelques mètres de l'océan. À leur droite, le drapeau du Brésil, planté au milieu de la grève, est malmené par le vent. L'image est on ne peut plus couleur locale, un brin cliché, et pourtant c'est bien ce que je vois.

Le sable qui compose la plage est si fin. Je l'entends crisser sous mes pieds alors que j'atteins l'extrémité ouest de la plage et que j'amorce une courbe vers les rochers qui s'élèvent là-bas. De cet endroit, si l'on se retourne, on peut

prendre conscience de l'immensité de cette grève, quasi vierge et sauvage comme au début des temps.

Afin de prendre un peu de hauteur et d'admirer la vue, je saute de rocher en rocher. Ayant atteint une plate-forme légèrement en surplomb, je regarde au loin et devine à peine Iris étendue sur sa serviette. Elle est à peine plus grosse qu'un point, petite tache sombre parmi d'autres touristes disséminés sur le sable. Derrière les plagistes, quelques palmiers et la mata atlântica, la forêt tropicale atlantique qui recouvre les collines rebondies dominant la plage.

Je regarde l'océan. Un groupe de frégates, tels des ptérodactyles menaçants issus d'une autre ère, plane au loin. Je contemple les vagues successives qui se brisent devant moi sur les rochers immergés. Une lame plus forte que les autres se fracasse sur les gros rocs polis par les siècles, les submergeant partiellement d'eau et d'écume, puis continue sa course jusqu'à moi. Je réalise alors, presque trop tard, que la déferlante va atteindre mon perchoir. Je me hâte de reculer afin de l'éviter, juste à temps pour voir l'eau salée, bleu-vert et chargée d'écume, recouvrir partiellement la plate-forme rocheuse.

M'éloignant de l'océan pour grimper encore plus haut, je contourne les rochers par derrière, afin de me mettre en sécurité. Le spectacle est toujours plus saisissant : certaines vagues sont énormes, elles déferlent et, provenant de directions différentes, s'embrassent sans ménagement. J'assiste à ce spectacle grandiose de la nature, ce ballet incessant, cette mer d'écume au son assourdissant. Plus à droite, je perçois la crique suivante, plus sauvage encore, où les vagues viennent directement lécher la pente rocheuse qui glisse vers l'océan.

Après une pause songeuse de quelques minutes, je regagne en courant ma compagne et m'affale sur ma serviette après l'avoir embrassée.

— Tu es belle, ma Rachel, me dit-elle. Tiens, mets-toi devant le drapeau brésilien qui flotte au vent.

Toi aussi tu es canon, mon chou ! Je pose devant l'objectif. Moi, la jolie blonde d'Iris, et elle ma belle blonde – j'ai piqué à Iris pas mal d'expressions québécoises depuis que nous sommes ensemble. Quand je dis "blonde", c'est bien sûr dans le sens canadien de petite amie, puisque ma chevelure brun acajou ressemble plutôt à celle de Sofia Loren à son heure de gloire.

Iris est française par sa mère. Son père, lui, est un Québécois de Montréal. Iris est une belle brune aux cheveux coupés court comme si elle s'appêtait à s'engager dans l'armée demain matin. Et puis des yeux vert poussière ou gris bleuté suivant

la luminosité ambiante, avec une légère fossette au menton. Je l'aime d'un amour torride. Une femme au caractère fort, d'un tempérament protecteur et, pour ne rien gâcher, confortable au niveau financier : que rêver de plus ?

Un peu plus tard, on quitte la plage idyllique et on emprunte le petit sentier qui, en quelques vingt minutes, nous ramènera à la plage de Pouso de l'autre côté de l'île. On croise un écureuil peu farouche sur la route qui pose pour le cliché. Puis, une fois sur la plage, on attend le bateau-taxi qui doit nous ramener à Vila do Abraão, où Iris et moi résidons.

Au fond de la plage, adossées à une palissade, une douzaine de planches de surf se tiennent à la verticale, certaines corrodées par le sel. Il y a du blanc, du noir, un peu de rouge; et surtout beaucoup de vert, ainsi que des losanges jaunes avec des disques bleus à l'intérieur – des drapeaux du Brésil simplifiés, encore. Les couleurs sont parfois passées, ternies par le soleil et le sel ; une autre planche a des couleurs encore éclatantes.

On embarque sur le bateau-taxi. On passe nos gilets de sauvetage et on se prépare au pire, car la météo ne joue pas en notre faveur. Mais on a l'habitude. On sait que les pilotes ne perdent pas de temps et mettent la gomme, fendant les lames, ou plutôt rebondissant de vague en vague, ce qui nous vaut d'être rudement secouées et complètement trempées à l'arrivée. Et on prie pour ne pas passer par-dessus bord ! On s'amuse sans rien dire des touristes qui découvrent avec effroi le peu de ménagement des pilotes locaux, ou de ceux qui en ont déjà fait l'expérience un peu plus tôt le matin pour venir et savent déjà que le voyage va être calamiteux. Ce n'est pas notre cas : ce matin, à l'heure bleue, Iris et moi sommes venues à pied par le sentier en courant, ce qui nous a pris environ une heure et demie.

Retour au village. Depuis l'embarcadère, on rentre en marchant sur le sable de la plage, ce qui vaut toujours mieux que les routes de terre du village, dans lesquelles la pluie de la nuit dernière a laissé d'énormes fondrières un peu partout. Sur la droite, j'aperçois les vautours noirs qui font leurs choux gras de l'amoncellement de sacs poubelles. Les charognards crèvent les sacs de leur bec, les containers prévus étant bien insuffisants pour accueillir leur grande quantité. J'écarte rapidement mon regard, ne voulant pas gâcher mon plaisir de me trouver sur l'une des plus belles îles de la terre. Je n'aime guère les ombres aux tableaux.

Un peu plus loin, on emprunte la ruelle en pente qui mène à notre maison située sur les hauteurs. Iris possède une pousada qui domine le bourg. La "Pousada Felicidade" comprend douze chambres confortables, comme les douze